

L'AUTRE



CÉLINE VAN THIGLIO

Céline Van Thiglio

L'Autre

© Céline Van Thiglio, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9763-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit est une fiction.

DISCLAIMER : Ce récit s'adresse à un public adulte.

Il contient des scènes explicites ainsi que des éléments violents, et n'est pas recommandé aux personnes de moins de 18 ans.

Illustratrice : Caroline Thomas

Conception et mise en page : Studio L'Emplumé

« Comment se fait-il que jamais on ne dit que la folie est aussi une façon de se révolter contre le patriarcat ? »

- Autoportrait d'une autre, Élise Turcotte

« Je veux te confier toute ma vie, cette vie qui en vérité n'a commencé que le jour où je t'ai connu. »

- Lettre d'une inconnue, Stefan Zweig

Aux femmes de ma lignée,
artistes empêchées,
blessées mais jamais éteintes,
votre art a fleuri, silencieux, sublime,
dans vos gestes du quotidien
et dans le cœur de vos êtres chéris.

Chapitre 1 : Paris

Le 19 mars 2017

Depuis trois ans, environ tous les trois mois, Diego et moi rentrons dans ma ville d'origine : Bruxelles. Quand on me demande « ce que je fais », je forme un arc de cercle avec l'index et le pouce de chaque main, puis je les unis pour créer un rond :

— Donc ça, c'est Paris. Nous on habite là, tout en haut, entre mes deux index.

J'agite les doigts, les sépare et les rapproche à nouveau pour indiquer le 19e sur ma carte improvisée.

Yeux ronds. « Oooh » impressionnés.

Réactions :

— Moi, je ne pourrais pas ! La vie là-bas est hors de prix et les appartements sont minuscules. On est bien mieux ici !

Claquements de langue dédaigneux.

— À Paris, le pire, ce sont les Parisiens.

— Quelle chance ! Ça doit être incroyable de vivre à Paris. Ses musées, ses artistes, ses restaurants, ses opportunités ! Tu rencontres souvent des célébrités ?

Regard dégoulinant d'envie.

— C'est comment, le 19e, c'est *safe* comme endroit ?

Quand nous avons emménagé, ce point de la carte reliant la Goutte d'Or à Crimée n'était pas exactement *the place to be*, mais en moins d'un an seulement, la gentrification a fait son oeuvre ; plus personne n'a peur de s'aventurer dans ce nouveau *boboland*. Aujourd'hui, bars à vin, espaces de coworking, pizzerias *trendy*, discothèques à ciel ouvert, cafés à 5 € l'expresso et stations de Vélib' jonchent les rues, tels des jouets accumulés dans la chambre d'un enfant capricieux. En trois ans, nous sommes devenus des amoureux inconditionnels de notre quartier haut perché :

— C'est incroyable ! Retiré des lieux touristiques, mais aussi très vivant... Et puis il y a le Parc de la Villette, où tu peux te balader le long des quais. On adore.

D'autres questions ne tardent pas à éclore. Mes amis, mes grands-parents, les anciens collègues d'école de commerce ou encore les voisins de ma mère... Tous semblent réciter le même script :

— Vous comptez y rester POUR TOUJOURS ?

— Donc ça y est, vous vous y installez DÉFINITIVEMENT ?

— Et le mariage ? C'est pour quand ?

— Avoir des enfants à Paris, ça doit être compliqué ! Vous en voulez ?

À ce moment de la conversation, je hausse souvent les épaules et dilue ma réponse dans un rire nerveux ; je prends congé d'une discussion qui me renvoie à mes souvenirs d'entretiens d'embauche :

— Où vous voyez vous dans 5 ans ? demandent les chargés de recrutement des grands cabinets de *consulting*.

À chaque coup, ma réaction est la même : tremblements dans doigts, tête dans épaules, coeur dans gorge. Aucun de ces cabinets ne m'a engagée, mais j'ai malgré tout réussi à réaliser mon rêve d'enfant : vivre à Paris !

BIP BIP BIP !

8h00. L'alarme tonitruante de mon portable m'arrache à mon sommeil. Je me dépêche de désactiver l'engin pour ne pas réveiller Diego. Son corps long se fond dans les draps et sa touffe de cheveux dépasse de la couverture comme un corbeau endormi dans la neige. Un petit gémissement s'échappe des draps.

— Qu'est-ce que tu fais ? C'est samedi...

Je m'accroche à mon portable, dépose un baiser sur l'oiseau endormi puis m'extrais des couvertures contre ma propre volonté, portée par ma récente obsession pour la minceur et pour la salle de sport. J'ignore le tambour déchaîné dans mon crâne, dû à la soirée arrosée de la veille en compagnie de Maud et d'Alice, mes deux collègues de bureau. Les jambes flageolantes, l'estomac dans la gorge, je frôle les murs jusqu'à la salle de bain.

Notre appartement fait partie d'un récent complexe d'immeubles construits sur les décombres de hangars de métros abandonnés. La « petite ceinture » parisienne, un boulevard infini, borde notre rue et met les nerfs des automobilistes à rude épreuve. Boulevard Macdonald devient boulevard Ney, qui devient lui-même boulevard des Maréchaux, et ainsi de suite, à mesure qu'on tourne autour de la ville dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Au pied de notre bâtiment se dresse une esplanade profonde débouchant sur une station de RER, moderne et gigantesque. Chaque matin, des vagues humaines de parfaits employés de bureau déferlent sur cette place pour rejoindre le siège d'une grande banque voisine de notre rue. En sept minutes à peine, le RER, mi-train, mi-métro, nous catapulte jusqu'au coeur de la capitale.

J'allume le néon installé au-dessus du miroir. Le carrelage gris me glace la plante de pied, ce qui aide mon sang à circuler dans mes veines dilatées par les effluves de gin-tonic. La lumière se réfléchit sur les murs et me donne un teint macabre. L'écran de mon téléphone s'illumine.

Maud

Bien rentrées les meufs ? Vous avez raté l'after de l'année « smiley effrayé »

Juliette

Je suis déjà en route pour transpirer ! « petit bras musclé »

Maud

T'es dingue « émoji qui explose »

Alice

C'est pas d'abdos dont t'as besoin c'est d'un psy #bodypositive

Maud

« pouce vers le haut »

Malgré les remarques de mes amies, ma motivation pour me sculpter une silhouette de rêve est plus forte que jamais, la date du mariage approche.

— Tu n'as pas besoin de perdre du poids Juliette, tu es très bien comme ça.

« Très bien comme ça. » Ce n'est pas suffisant. Je vise la perfection. C'est elle qui sera immortalisée sur les photos. Je dois atteindre les cinquante-trois kilos. Entrer dans du « S ». Rien ne doit dépasser. Tout doit être impeccable pour cette journée inoubliable.

— Vouloir à ce point correspondre aux critères de beauté imposés par le patriarcat : c'est de la torture ! me répète mon amie et collègue Capucine lors de nos (nombreuses) pauses café.

Dans ces moments, je hoche le menton et les voix de ma mère et de ma grand-mère me reviennent en écho depuis le fin fond de mon adolescence : « il faut souffrir pour être belle »... Et je reprends un expresso.

Mon legging noir, bientôt trop large après mes efforts sportifs et diététiques des dernières semaines, s'enfile comme un gant. L'odeur de transpiration

incrustée dans ma brassière m'arrache une grimace, sans entamer ma motivation. Après avoir trébuché sur des chaussures éparpillées sur le sol, je décroche du vestiaire mon sac et un gilet de sport, je fourre des écouteurs dans mes oreilles et lance une sélection de musiques latines entraînantes. Dans la serrure, mes clés s'entrechoquent trop fort. Puis c'est la fuite, au pas de course, jusqu'à la gare.

Quelques passagers aux mines déconfites patientent dans ce train du dimanche. Ma paume se referme autour d'une barre métallique entre deux wagons datant des années quatre-vingt (une époque où la couleur « corail » était à la mode). Le regard d'une dame à la peau fanée assise à quelque pas de moi se perd dans le vide. Elle porte une veste noire en faux cuir élimée aux coudes. À ses pieds, un sac en plastique laisse apparaître une bouteille de soda d'une marque de distributeur et des petits pains au lait industriels. Quelques rangées derrière elle, un couple de jeunes au début de leur vingtaine, perdus dans des vêtements beaucoup trop larges pour eux, semblent emmêlés et pressés de rentrer. Elle, allongée sur le dos, la joue posée sur ses jambes à lui, les semelles dégoulinantes de crasses posées sur le tissu incolore des sièges. Lui, assis, presque fondu, l'enlaçant, elle, d'un bras mou. Leurs yeux rouges et explosés de veines, leurs pupilles dilatées et leurs mâchoires agitées fixent leurs écrans de portables respectifs qu'ils font défiler à toute allure. C'est la vitesse à laquelle on vit à Paris. Vite. Fort.

J'arrive au club, dont l'abonnement mensuel frôle les deux cents euros ; le temple du beau et du *healthy*.

— Bienvenue, mademoiselle, votre serviette.

L'hôtesse en legging moulant, jambes et fesses sculptées, m'accueille d'un sourire aux dents plus blanches que les murs de ma salle de bains. Son style s'accorde parfaitement aux standards de cet endroit où les musiques du moment ricochent sur les murs orange fluo. Les LED éblouissants ne laissent aucune place aux imperfections.

J'attrape le tissu avec une petite moue honteuse de n'être que moi-même. Pour me reconforter, j'achète un jus pressé à froid vert épinard. Une autre employée bronzée et souriante s'occupe de ma commande. Douze euros plus tard, je fourre toutes mes affaires dans un casier avant d'appuyer sur le bouton « start » d'un tapis de course.

BAM, BAM, BAM, le bruit de mes lourdes foulées sur la bande en caoutchouc du tapis roulant. Je me tiens bien droite, rentre les abdos et bouge les bras dans un mouvement précis, coordonné au rebondissement de ma queue de cheval sur